

tourne à profit (1). De cette sorte, si dans une ville il n'y avait qu'un prédestiné, tout ce qui est dans cette ville ne serait fait que pour le bien et le salut de ce prédestiné, comme tout ce qui est dans une maison, les serviteurs, les meubles et les richesses, est pour les fils de la maison.

Saint Augustin expliquant ces paroles que David dit du pécheur : *Tu chercheras sa place* (2), dit : Que veulent dire ces paroles, *sa place*? c'est dire *son usage*. Le pécheur peut-il être bon à quelque chose? Oui, on peut s'en servir. Dieu s'en sert dans ce monde pour éprouver le juste, comme il se servit du démon pour éprouver Job, de Judas pour trahir Jésus-Christ. Il y a donc moyen de se servir utilement du pécheur dans cette vie; c'est la qu'est sa place : comme le fourneau de l'orfèvre est la place où brûle le feu pour nettoyer l'or; de même le méchant persécute le juste pour le purifier (3). Dieu a fait un fouet du méchant, dit le même Docteur; il lui a donné de l'honneur et de l'autorité pour frapper les choses de ce monde et donner occasion à l'homme juste de s'amender; mais Dieu rend ensuite à ce méchant ce qu'il a mérité par ses vexations injustes par lesquelles le juste a trouvé son salut, et l'impie sa ruine (4).

Saint Grégoire le Grand dit, en traitant le même sujet :

(1) Reperiuntur esse præordinati à Deo in bonum electorum, quibus omnia cooperantur in bonum. *In illum locum*. 1. P. q. 23. a. 6.

(2) Quæres locum ejus. *Psal.* 36. 10.

(3) Quid est locum ejus? usum ejus. Habet aliquem usum peccator? Habet. Hic utitur illo Deus ad probandum justum, quomodo usus est diabolo ad probandum Job; quomodo usus est Juda ad tradendum Christum; est ergo in hac vita quod agatur de peccatore. Hic est locus ejus; quomodo est in fornace aurificis locus paleæ: ardet palea ut aurum purgetur, sic sævit impius ut justus probetur. *August. ibid.*

(4) De peccatore fecit Deus flagellum, dedit ei et honorem, dedit ei et potestatem; flagellantur inde res humanæ, emendantur inde pii: peccatori illi hoc redditur quod debetur, et tamen factum est de illo unde proficiat pius, et unde deficiat impius. *Ibid.*

Dieu, qui est tout-puissant, permet que les adversaires de ses élus croissent en biens, en honneurs et en pouvoirs, pour purger, par leur malice, ceux qui lui appartiennent; autrement il ne souffrirait jamais les violences et les attaques des méchants contre les bons, s'il ne voyait combien elles leur sont avantageuses et profitables; car pendant que les méchants sévissent, les bons se purifient. La vie des pécheurs sert à l'utilité des innocens, selon cette parole de Salomon : *Le fou servira au sage* (1).

Cependant, dit ce Père, nous voyons souvent le contraire : les sages obéissent et les fous commandent; les justes sont les serviteurs et les méchants les maîtres. Comment cette parole de Salomon, *le fou sert au sage*, peut-elle être vraie? Elle est vraie cependant, parce que lorsque le fou est élevé aux dignités et aux charges, et qu'il abuse de son pouvoir, qu'il tourmente et afflige le sage, qu'il le déchire par des calomnies et des outrages, il brûle tout ce qu'il pouvait encore y avoir de gâté : de cette manière le fou sert au sage, parce qu'il le fait avancer dans l'affaire de son salut. Dans les grandes maisons, ajoute ce Père, nous voyons souvent les serviteurs gouverner la jeunesse de leur petit maître, par le pouvoir que leur ont donné les parens; ils les reprennent, les menacent, les châtient, et cependant ils sont toujours serviteurs : telle est leur position, qu'en dressant leurs maîtres ils ne font que les servir (2).

(1) Omnipotens Deus electorum suorum adversarios temporaliter permittit excrecere, ut per malorum sævitiam purgetur vita bonorum. Numquam quippe Dominus adversus bonos eos sævire permitteret, nisi etiam quantum prodessent videret. Nam dum injusti sæviunt, justii purgantur, et utilitati innocentium militat vita pravorum, unde rectè quoque per Salomonem dicitur... Qui stultus est serviet sapienti (*Prov.* 11, 29). *Lib.* 20, *moral.* c. 19.

(2) Quia ad hoc ordinati sunt, ut proficientibus dominis etiam faciendo famulentur. *Ibid.*

Il est dit, dans la Genèse, en parlant d'Esau et de Jacob : *L'aîné sera soumis au cadet* (1). Ces deux frères jumeaux, ayant le même père, conçus dans les entrailles d'une même mère, furent cependant bien différens d'humeur et de caractère. Esau fut réprouvé de Dieu, et Jacob fut choisi. Esau commença à tourmenter son frère dans le ventre de leur mère. Les Chrétiens, dit saint Augustin, quoiqu'ils n'aient qu'un père, qui est Dieu, et une mère, qui est l'Eglise, vivent néanmoins fort diversement : les uns sont bons et vertueux ; les autres, vicieux et méchants, méprisent, persécutent et affligent toujours les bons (2).

Les Religieux, dans une même maison, ont le même fondateur pour père, une même règle pour mère ; et cependant il y a entre eux une bien grande différence dans leur manière de vivre, une grande inégalité dans leur désir d'avancer dans la perfection ; ceux qui sont déréglés donneront toujours beaucoup de peine à ceux qui veulent vivre dans l'ordre. Mais comment, dit saint Augustin, les méchants peuvent-ils servir les bons, puisque ce sont eux qui commandent ? Ils servent comme les limes et les marteaux servent à l'or pour le polir et le façonner ; les meules de moulin au froment pour le réduire en farine ; les fours au pain pour le cuire (3). Entrons maintenant dans plus de détails.

Les méchants servent aux bons, 1° pour les éprouver et faire voir s'ils sont véritablement bons, ou s'ils ne le sont qu'en apparence. *Je n'exterminerai point*, dit Dieu, les nations que Josué a laissées lorsqu'il est mort, afin que j'éprouve par là si les enfans d'Israel gardent ou ne

(1) Major serviet minori. *Genes.* 25. 23.

(2) *Serm.* 70. de Temp.

(3) Sed quomodo mali serviunt bonis, cum dominari potius eis videantur? ad eundem nempe modum, quo lima et mallei serviunt auro, et molæ serviunt tritico, et panibus coquendis furnalia. *Serm. cit.*

gardent pas la voie du Seigneur, et s'ils y marchent comme leurs pères y ont marché. Ainsi Dieu ne détruit point les méchants (1), pour voir si les bons qui vivent avec eux lui seront fidèles au milieu des dangers que procure cette communication des uns avec les autres ; si en vivant avec eux ils ne prendront point de part à leur malice ; s'ils seront comme le poisson, qui ne participe pas à l'amertume de la mer dans laquelle il vit, comme le rayon du soleil qui ne se souille pas en frappant sur un cloaque. Il veut voir s'ils conserveront leur innocence, leur respect et leur amour pour Dieu, comme le faisait Job au milieu des idolâtres ; s'ils se conserveront purs comme le froment parmi la zizanie, le bon grain parmi la paille, le lis entre les épines. Saint Bernard s'écrie à ce sujet : O froment mêlé à la zizanie ! ô bon grain mêlé avec la paille ! ô lis au milieu des épines ! que vous êtes beaux (2) ! Le froment, quoique entouré de zizanie, ne devient jamais zizanie ; le bon grain ne se change point en paille, quoiqu'il soit avec la paille ; le lis ne prend point d'épines, quoiqu'il soit entouré d'épines. Il faut de même, que l'homme de bien, obligé par sa condition de vivre avec les méchants, ne prenne jamais leurs qualités vicieuses.

2° Les méchants sont utiles aux bons, parce qu'ils leur font exercer beaucoup de vertus, la charité, la miséricorde, la compassion sur leur mauvais état, le zèle de leur salut ; ils les avertissent, les reprennent, les instruisent, leur donnent des marques de bonté, leur rendent le bien pour le mal, les excusent, viennent à leur secours, les aiment, quoiqu'ils les affligent et les persécutent ; ce

(1) Ego non delebo gentes quas dimisit Josue et mortuus est, ut in ipsis experiar Israel, utrum custodiant viam Domini et ambulent in ea. *Judic.* 2. 21.

(2) O triticum inter zizania ! ô granum inter paleas ! ô lilia inter spinas ! *Serm.* 12. in *Psal.* 90.

qui est sans doute la plus grande perfection de la charité chrétienne.

Mais c'est surtout l'humilité qui nous fait pratiquer d'une manière excellente ce mélange des bons et des méchans : les bons, en voyant un si grand nombre de personnes composées de chair et d'os comme eux, d'une nature toute semblable, si gâtées et si corrompues, se laissant entraîner vers le mal avec si peu de retenue, et en voyant qu'avec les mêmes inclinations ils ne tombent pas, comprennent que cela ne vient ni de leur nature, ni de leurs forces, mais du secours de la grâce de Dieu, et alors ils lui rendent toute la gloire qui lui appartient. Pour ce qui tient aux défauts des bons, il leur est plus facile de les voir et de les connaître, étant repris par les méchans de leurs imperfections, de leurs vices, de leurs péchés. Étant méprisés, raillés, déchirés, ils rentrent en eux-mêmes, considèrent et étudient entièrement leurs actions et leurs paroles ; ils voient, non seulement les défauts dont on les reprend, mais beaucoup d'autres encore ; alors ils s'humilient dans leur cœur, trouvent très-raisonnable de recevoir le châtement qu'ils méritent ; ils se corrigent et avancent dans la perfection.

3^e Lorsque les bons entreprennent quelque chose pour le service de Dieu et le salut des âmes, et qu'ils se voient traversés dans leurs desseins par les méchans, qu'ils sont arrêtés dès le commencement, au milieu ou à la fin de leur opération, si après ils sont blâmés et condamnés, ils connaissent alors et sentent, par une expérience de l'instant même, leur faiblesse et leur impuissance à faire cette bonne œuvre, la nécessité du secours de Dieu pour en venir à bout ; ils conçoivent une très-basse opinion d'eux-mêmes ; ils sentent le besoin de recourir à Dieu, de lui demander son secours, de mettre leur espérance en lui seul, et de se conformer à sa volonté. Tous ces biens sont beaucoup plus grands et plus avantageux

aux justes que s'ils étaient venus à bout de leurs desseins sans résistance et sans obstacle. Il fallait à saint Paul un ange de Satan pour le tenir dans l'humilité au milieu de la grandeur de ses révélations, et pour donner plus de lustre à sa vertu.

Enfin, en considérant la chose en elle-même, ce n'est pas une humiliation plus grande pour les bons, d'être maltraités par les méchans que de voir les seigneurs soumis à leurs fermiers, les princes aux roturiers, les enfans du logis aux serviteurs ; et les justes, dont le moindre est le meilleur de tous les pécheurs ensemble, avilis par les pécheurs ; les enfans de lumière méprisés et confondus par les enfans de ténèbres.

Voilà comment s'acquiert l'humilité. Nous allons en donner un exemple. Voici ce que rapporte Jean Moschus dans son *Pré spirituel* : Une dame de grande naissance vint en Palestine pour visiter les lieux saints ; elle voulut s'arrêter à Césarée, et pria l'Évêque de lui donner une vierge pour l'instruire dans la piété. L'Évêque lui en donna une d'une humeur fort douce..... Quelque temps après, il lui demanda si elle en était contente. Elle lui répondit que c'était une fort bonne fille, mais qu'elle ne faisait pas de grands progrès avec elle, parce que son humilité la rendait timide et lui fermait la bouche ; qu'elle n'osait la contredire en rien et lui permettait tout. L'Évêque lui en donna une autre d'une humeur contraire : elle était rude, méchante ; elle querellait sans cesse cette dame, en lui disant que, quoique riche, elle n'en était pas plus habile..... Quelque temps après, l'Évêque demanda à cette dame comment elle était avec cette seconde fille ; elle lui répondit : Fort bien ! parce qu'elle est très-propre à me faire acquérir l'humilité (1). C'est à cela que servent les persécutions des esprits fâcheux et méchans.

(1) Cap. 206.

Les méchants servent aussi à faire pratiquer la patience aux bons : tourmentés par les méchants, s'ils souffrent leurs injures, leurs mépris, leurs outrages, leurs calomnies, la perte de leurs biens, de leurs jouissances et les autres maux, ils pratiquent hautement la patience, et arrivent à grands pas à la perfection. *Car la patience, dit saint Jacques, produit une œuvre parfaite, qui leur acquiert des richesses immenses et des couronnes éclatantes dans le ciel (1). Qu'eût été Job sans les tentations et les afflictions qu'il a souffertes ? Il est certain que les combats qu'il a soutenus contre le démon ont merveilleusement contribué à la gloire qu'il a acquise devant Dieu et devant les hommes; les maux que Satan lui a fait souffrir, lui ont procuré de très-grands biens; ses pertes l'ont enrichi, et ses douleurs l'ont comblé de joie. C'est ainsi que les méchants servent aux bons, et qu'ils sont utiles à leur salut et à leur perfection.*

Il faut conclure de tout cela, que Dieu, ne supportant les méchants avec patience que pour cette fin, quand le nombre des bons sera complet il n'y aura plus de méchants, ils seront tous exterminés et le monde finira; mais jusqu'alors il faut que les bons prennent patience. Dans l'Apocalypse, Dieu répond aux saints Martyrs qui lui demandent vengeance de ceux qui les ont fait mourir, qu'il fallait qu'ils se reposassent encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui servaient Dieu et qui devaient souffrir la mort aussi bien qu'eux, fût accompli (2).

Saint Augustin dit : Un père de famille avait plusieurs enfans qui tous travaillaient ses champs; quelques-uns revinrent avant les autres et demandèrent à manger. Le

(1) Patientia opus perfectum habet. *Epist. cap. 1. v. 4*

(2) Dictam est illis ut requiescerent adhuc tempus modicum, donec compleantur conservi eorum et fratres eorum, qui interficiendi sunt sicut et illi. *Apocal. 6. 11.*

repas est bien prêt, leur dit le père; mais ayez un peu de patience et attendez que vos frères soient venus, afin que tous ensemble vous mangiez avec plus de joie, et que cette joie commune rende la joie de chacun et plus grande et plus douce (1). Dans la parabole de la zizanie, les serviteurs demandent au maître s'il veut qu'on l'arrache. — Non, répondit-il, attendez la moisson, c'est-à-dire le jour du jugement; alors vous prendrez la zizanie et la jetterez au feu. On attend que le blé soit mûr pour faire la moisson, sans faire attention si la zizanie est mûre ou si elle ne l'est pas; alors on coupe le blé et la zizanie aussi; on porte le blé dans le grenier et l'on jette la zizanie au feu.

§ III.

Usage que les bons doivent faire des méchants.

Puisque Dieu se sert des méchants, comme nous l'avons dit, pour de si nobles fins, c'est-à-dire pour le salut et la perfection des bons, il faut que ceux-ci entrent dans les desseins de Dieu, qui sont tous dans leur intérêt, et qu'ils se servent des méchants comme Dieu veut qu'ils s'en servent. Il faut qu'ils sachent bien que ce sont des instrumens entre ses mains pour les purifier, les empêcher de tomber et les perfectionner, pour leur faire pratiquer la vertu, et les préparer au degré de perfection auquel il les appelle. Eclairés par cette lumière, ils doivent supporter les actions des méchants avec patience, avec force, avec soumission, respect, une grande reconnaissance envers

(1) Refectio quidem vestra parata est, sed expectate fratres vestros, ut cum in unum positi fueritis, omnes in commune comedatis et epulemini gaudentes.... Ut in communi gaudio omnium majus fiat gaudium singulorum. *Serm. 11. de Sanctis.*

Dieu, et la plus grande affection pour ceux qui les persécutent.

Les serviteurs doivent être soumis à leurs maîtres; les Chrétiens, dit saint Augustin, le sont aux infidèles; le bon doit garder sa parole au méchant; cependant il ne doit pas s'affliger, parce qu'il ne doit servir que pour un temps, et il régnera ensuite toujours; mais il faut qu'il en passe par là. Il a été donné un temps à l'iniquité, et il faut que ce siècle prenne fin. On oblige les serviteurs à supporter les maîtres méchants et difficiles; les habitans de Jérusalem sont obligés de porter les fardeaux que leur imposent les habitans de Babylone, avec plus de courage que s'ils leur étaient imposés par leurs concitoyens (1). C'est ainsi qu'un sage père de famille commande à son fils unique, qu'il aime avec la plus grande tendresse, d'obéir à son précepteur, de recevoir ses instructions, ses réprimandes, et de faire ce qu'il lui dira.

Guillaume de Paris dit après saint Augustin: Quel sujet le méchant a-t-il de se glorifier, si mon père fait de lui un fouet pour me corriger? Car, comme nous l'avons dit souvent, et comme il faut le répéter plus souvent encore, Dieu, comme le premier moteur, se sert des méchants comme de ses instrumens, pour former, façonner et donner aux bons le lustre et la beauté (2). Le métal ne craint pas le marteau, la pierre ne craint pas le ciseau; l'homme de bien ne doit pas redouter le méchant (3). L'en-

(1) *Præcipitur ut servi dominis suis subditi sint, Christiani pagani, et ut servet fidem melior deteriori, ad tempus serviturus, in æternum dominaturus; fiunt enim ista donec transeat iniquitas; jubentur servi ferre dominos iniquos et difficiles, cives Babyloniæ jubentur tolerari à civibus Jerusalem, et amplius obsequium exhibentibus, quam si cives essent ex ipsa Babylonia. In Psal. 61 et 56.*

(2) *Omnibus malis utilitur ad electos fabricandos, sculpendos, eliminandos, splendidandos, et omni modo decorandos. Ibid. de morib. cap. 3.*

(3) *Ut igitur malleus, vel aliud instrumentum timendum non est metallo vel lapidi; ita nec impius pio. Ibid.*

fant ne craint pas la verge, parce qu'il sait que par elle-même elle ne peut lui faire aucun mal; mais il craint le maître, qui peut l'en frapper.

Les marteaux, les ciseaux, les polissoirs et les autres instrumens sont absolument nécessaires pour couper le marbre, le travailler, lui donner la forme et le poli; autrement il serait toujours brut et sans aucune forme. Avec ces outils, il devient beau, poli, et l'on en fait des chefs-d'œuvre qui n'ont point de prix, qui attirent l'admiration de tous, selon la science et la capacité du sculpteur; le chef-d'œuvre sera d'autant plus beau, que le marbre aura reçu plus de coups. Le marbre aura peut-être reçu dix mille coups de marteau pour devenir une belle statue. Le marbre ne doit donc pas fuir les outils ni leurs coups; au contraire, s'il avait de la raison, il devrait les rechercher, les aimer, remercier l'ouvrier, puisque c'est à eux qu'il doit sa beauté, sa perfection, que sans eux il n'aurait jamais eue. Voilà ce qui doit nous faire comprendre la nécessité des traverses, des persécutions que les bons éprouvent de la part des méchants; elles ne servent qu'à en faire de belles et excellentes images de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été humble, patient, doux, pauvre, obéissant et parfait. Voyons maintenant quelques exemples.

Trois jeunes Israélites, exilés dans la ville de Babylone, refusèrent de rendre à une idole le culte qu'ils devaient rendre au vrai Dieu. Nabuchodonosor ordonna qu'ils fussent jetés tout vêtus dans une horrible fournaise; non seulement ils ne furent pas brûlés, mais un vent doux vint les rafraîchir, quoique les ministres du roi ne cessassent d'attiser la fournaise avec de la poix, de l'étoupe et du bitume, et que la fumée s'élevât à 49 coudées au-dessus de la fournaise. *Un ange descendit vers Azarias et ses compagnons dans la fournaise, et il écarta la flamme de la fournaise, et il fit souffler au milieu de la*

fournaise comme un vent du matin, et le feu ne les atteignit point, ne les incommoda point et ne leur fit aucun mal (1). Ils se promenaient au milieu de la flamme louant et bénissant Dieu. Les idolâtres qui avaient jeté ces trois jeunes hommes dans la fournaise, et que la fureur d'attiser le feu pour les faire brûler plus tôt, en faisait approcher de trop près, furent consumés. C'est ainsi que la paille brûle, lorsque l'or s'affine. Nabuchodonosor, surpris et épouvanté, touché intérieurement par la grâce, fit un édit qui défendait, sous peine de mort, de parler mal du Dieu de ces trois jeunes hommes, parce qu'il était le seul vrai Dieu, et qu'il fallait le reconnaître et l'adorer.

Daniel nous fournira encore un autre exemple. Par les artifices des courtisans de Darius, qui étaient jaloux de la confiance que ce roi donnait à Daniel; celui-ci fut condamné à être jeté dans la fosse aux lions; mais Dieu le protégea d'une manière toute particulière. Sept grands lions affamés devinrent doux comme des agneaux; ils semblaient être là plutôt pour le défendre que pour lui nuire. Le roi, stupéfait et cependant plein de joie, parce qu'il aimait Daniel, fit jeter dans la fosse ses calomnieurs avec leurs femmes et leurs enfans, qui furent dévorés à l'instant même. Touché de ce merveilleux prodige, Darius adora le Dieu de Daniel, et commanda à ses sujets, dans toutes les terres soumises à son obéissance, de lui rendre l'honneur qui était dû à sa divine majesté (2).

Euloge exerçait avec beaucoup de réputation la profession d'avocat. Eclairé par la grâce, enflammé de l'amour divin et du désir des choses éternelles, il renonça aux embarras du siècle, distribua son bien aux pauvres,

(1) Angelus Domini descendit cum Azaria et sociis ejus in fornacem et excussit flammam ignis de fornace, et fecit medium fornacis quasi ventum roris flantem. *Dan. cap. 3.*

(2) *Dan. cap. 6.*

ne se réservant qu'un peu d'argent, parce qu'il ne pouvait travailler pour gagner sa vie. Bientôt il éprouva une grande peine; il ne voulait plus avoir aucun commerce avec le monde; mais il sentait qu'il n'était pas assez fort pour vivre seul. Il rencontre sur la place publique un pauvre estropié qui n'avait ni pieds, ni mains, et qui avait seulement la langue pour demander l'aumône aux passans. Euloge s'arrêta, regarda cet homme fixement, et dit à Dieu dans son cœur: Seigneur, je vais pour l'amour de vous prendre cet estropié avec moi, je vous promets de l'assister et de le nourrir jusqu'à la mort, afin que par son moyen je puisse me sauver. Donnez-moi donc, ô Jésus-Christ mon Seigneur, la patience qui m'est nécessaire pour le servir comme il faut. Il s'approcha du pauvre et lui dit: Voulez-vous bien, mon ami, que je vous mène dans ma maison, que je vous nourrisse et vous assiste dans vos besoins? Le pauvre lui répondit: Plût à Dieu que vous daignassiez me faire cette charité; mais j'en suis indigne. — Soyez tranquille, répondit Euloge, je vais chercher un âne, je vous mettrai dessus et vous amènerai chez moi. Cet homme y consentit avec la plus grande joie. Lorsqu'il fut arrivé dans sa petite maison, Euloge prit de lui le plus grand soin; il le servait avec autant d'affection que s'il eût été son propre frère: il le lavait, lui faisait des fomentations, des onctions, le réchauffait, le portait d'un lieu à un autre, le servait beaucoup mieux que sa condition ne le méritait, et autant que ses infirmités semblaient l'exiger. Il fit cela pendant quinze ans.

Après ces quinze ans de charité et de services bien rendus et bien reçus, le diable se glissa dans l'esprit de ce pauvre homme pour le perdre et perdre Euloge. Le pauvre commença à murmurer contre Euloge; il en vint à lui dire mille injures, à l'accabler de malédictions. Sors d'ici, lui disait-il, scélérat et méchant fugitif que tu

es ; sors d'ici , tu as dérobé le bien d'autrui , tu as volé ton maître ; tu m'as reçu dans ta maison sous prétexte de me faire l'aumône , mais tu veux te servir de cet artifice pour te mettre à couvert et échapper à la punition que tu mérites.... Euloge ne s'offensait point de ses paroles ; mais cherchant à adoucir son esprit , il lui répondit : Mon maître , ne parlez pas ainsi , je vous prie ; dites-moi seulement en quoi je vous ai fâché , et je me corrigerai. L'estropié répondit avec arrogance : Je ne puis souffrir ces paroles d'une douceur trompeuse et de flatterie ; emporte-moi d'ici , remets-moi dans le marché où tu m'as pris : je renonce de bon cœur à ta charité et n'ai que faire de tous tes soins. Euloge lui répondait : Souffrez , mon cher maître , que je continue à vous les rendre ; dites , est-il quelque chose en moi qui vous déplaît , j'y mettrai ordre. Mais le pauvre malheureux , se laissant emporter par le mouvement de la plus vive colère , lui disait : Je ne puis plus supporter ton bavardage et tes flatteries pleines d'artifice ; cette manière de vivre si austère et si mesquine m'est insupportable ; je veux manger de la viande. Le patient Euloge voulant le contenter , lui apporta de la viande.

Mais cette conduite n'apaisa pas son courroux. Je ne veux plus demeurer seul avec toi , lui dit le pauvre : Je veux voir le monde. — Eh bien ! lui dit Euloge , je vous amènerai ici plusieurs Religieux pour vous visiter. A ces paroles , l'estropié se mit en fureur et lui dit : Misérable , je ne puis supporter ton visage , et tu veux m'amener d'autres personnes faites comme toi ! Ce ne sont que des fainéans et des gourmands. Il se dépitait et criait à tue-tête : Je ne veux plus rester ici ; je veux qu'on me ramène dans le marché où j'étais : peut-on supporter une telle violence ? reporte-moi , reporte-moi où tu m'as pris.... Et il était tellement hors de lui , que s'il eût eu des mains , il se fût étranglé ou passé une épée au travers du corps.

Euloge le voyant dans cet état de fureur , ne sachant plus que faire , alla consulter les Religieux les plus voisins pour leur demander ce qu'il avait à faire. Il ne voulait pas abandonner ce pauvre homme , parce qu'il avait promis à Dieu de le garder et d'en avoir soin jusqu'à sa mort ; et en le gardant , il n'avait de repos ni jour ni nuit. Ces Religieux lui dirent de mener son estropié à saint Antoine , qui vivait encore , de le consulter et de s'en rapporter entièrement à son avis.

Euloge s'en rapporte à leur conseil , retourne chez lui , flatte autant que possible son estropié , le fait condescendre à ce voyage , le met sur une petite barque , et ils sortent tous deux de la ville d'Alexandrie. Lorsqu'ils furent arrivés , saint Antoine commanda à Euloge de dire devant les Frères le sujet de son voyage. Je vais vous le dire avec simplicité , répondit Euloge : J'ai trouvé ce pauvre estropié dans le marché d'Alexandrie , couché sur le pavé et abandonné de tout le monde. Touché de compassion en voyant sa misère , j'ai pris la résolution de l'emmener chez moi , et j'ai demandé à Dieu la grâce de souffrir ses imperfections avec patience , de le soulager autant que possible dans tous ses maux , afin qu'au moyen de cette assistance je pusse obtenir la vie éternelle. Nous avons vécu en paix ensemble pendant quinze ans ; depuis , il a commencé à me tourmenter d'une manière extraordinaire sans que je sache quel mal je peux lui avoir fait , et quel moyen il fallait prendre pour l'apaiser. J'avais la pensée de l'abandonner , de le remettre où je l'avais pris : il m'en a souvent pressé , maintenant il veut m'y contraindre ; c'est ce qui m'a fait venir auprès de vous. Dites-moi ce que je dois faire ; priez pour moi , car cet homme me donne terriblement à souffrir. Saint Antoine lui répondit : Gardez votre estropié , il vous est plus utile que vous ne pensez. Il donna à celui-ci une verte semonce , les renvoya tous les deux avec ces pa-

roles : Allez vous-en en paix, et gardez-vous bien de vous séparer l'un de l'autre (1). C'est ainsi que les méchans servent aux bons, et que les bons doivent en profiter.

§ IV.

Du bon emploi que doit faire le Religieux des sujets de patience qui lui sont donnés.

Puisque par une conduite secrète de Dieu, on trouve assez souvent dans les Communautés les plus saintes, des hommes d'une humeur difficile, des esprits mal tournés, qui donnent de la peine aux autres, il faut prendre la résolution de bien vivre avec eux, et de les supporter avec la plus grande patience, puisque dans la plus sainte des compagnies qui fût jamais, dans le collège des Apôtres, il s'est trouvé le plus méchant des hommes, Judas; que les deux enfans de Zébédée contristèrent les autres par leur désir de prééminence. Nous ne devons donc pas nous étonner de trouver dans les Communautés des personnes pénibles à supporter, déréglées et vicieuses, puisque la compagnie la mieux constituée et la plus sagement gouvernée, celle qui recevait le plus de grâces, nous fait voir des coupables. Judas fut élu, dit saint Augustin, pour être un des douze Apôtres; et dans ce petit nombre, nous voyons un méchant homme, pour nous apprendre que nous devons nous résigner à la patience, parce qu'il faut nécessairement que nous vivions parmi les méchans (2). Ce n'est pas par hasard, mais avec dessein que Judas a été choisi par Notre-Seigneur, qui voulut être abandonné, trahi par son Apôtre, afin de nous apprendre que si un de nos

(1) In histor. Lausiac. cap. 26.

(2) Electus est Judas ut ipse duodenarius, tam exiguus numerus non esset sine malo hoc ad exemplum nostræ patientiæ; quoniam necesse erat ut inter malos viveremus. In Psal. 34.

frères nous abandonne et nous trahisse, nous le supportons à son exemple avec la plus grande patience et la plus grande modération (1).

Job disait : *Je suis devenu le frère du dragon du désert, le compagnon des oiseaux sinistres* (2), c'est-à-dire j'ai vécu avec les méchans et les esprits difficiles. C'est pour cela que l'Écriture remarque que Job demeurait dans le pays de Hus parmi les infidèles. C'était, dit saint Chrysostome, comme une colombe au milieu des éperviers, une brebis parmi les loups, une étoile au milieu d'une nuit sombre, la sainteté au milieu de l'iniquité (3). La grande gloire de Job, dit saint Grégoire, est d'avoir été bon parmi les méchans; car il y a peu de mérite à être bon avec les bons. C'est un grand crime d'être méchant avec les bons, et partant un très-grand sujet de mérite d'être bon avec les méchans (4). Saint Bernard, expliquant ces paroles de l'Époux du livre des Cantiques : *Comme le lis au milieu des épines, ma bien-aimée s'élève au-dessus des jeunes filles* (5), dit : Ce n'est pas la marque d'une vertu médiocre, de bien vivre avec les vicieux, de conserver son innocence et sa douceur avec des esprits difficiles et fâcheux; il est encore bien plus beau d'être pacifique avec ceux qui haïssent la paix, de se montrer l'ami de ceux qui sont vos ennemis. O lis éclatant de blancheur! ô fleur tendre et délicate, veille

(1) Eligitur Judas non per imprudentiam, sed per providentiam: Dominus voluit deseri, voluit prodi, voluit ab apostolo suo tradi, ut tu si à socio desertus, si à socio proditus fueris, moderatè feras. Lib. 5. in Luc. cap. 6.

(2) Frater sui draconum, et socius struthionum. Job. 30, 29.

(3) Homil. 2. de patient. Job.

(4) Ut hoc ejus laudibus proficiat quod bonus inter malos fuit, neque enim valde laudabile est bonum esse cum bonis, sed bonum esse cum malis. Sicut enim gravioris culpæ est inter bonos bonum non esse, ita immensi est præconii bonum etiam inter malos extitisse. Lib. 1. moral. c. 1.

(5) Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. Cant. 2. 2.

avec soin pour vivre ainsi au milieu des épines (1).

Ah ! sans doute, il nous faut de la patience comme nous l'avons dit ; il ne manquera pas de personnes pour nous donner l'occasion de l'exercer, et sans cette vertu, nous serons toujours dans la peine et le trouble. Pour en finir, pour nous acquitter de notre devoir, pour agir avec sagesse, opérer notre salut et arriver à la perfection, il faut une bonne fois nous résoudre à la patience, supporter avec paix les esprits fâcheux, toutes les traverses, les contrariétés, les difficultés qui nous heurtent à chaque pas dans la vie de communauté.

Il faut se résoudre à supporter l'humeur et les défauts des autres, et tout ce qu'il y a en eux qui n'a point de rapport avec notre caractère. Un ancien Père disait à un Frère qui portait un mort : Mon Frère, vous faites bien de porter un mort, mais vous feriez encore mieux de supporter les vivans (2).

Un ancien disait avec raison : Rien dans ce monde n'est parfait, et l'on n'a jamais trouvé dans tous les siècles deux personnes accomplies ; Notre-Seigneur l'a été par nature, la Sainte-Vierge par grâce ; tous les autres ont eu et auront leurs défauts, leur perfection ne peut se trouver que dans le ciel. Il faut donc en conclure que puisque on ne peut rien dire, rien faire qui ne soit mêlé de quelque imperfection, il est bon et prudent de supporter beaucoup de choses sans montrer qu'on les supporte, se contenter facilement ; car les réprimandes mêmes que nous faisons aux autres, sont toujours accompagnées de quelques défauts.

(1) Non mediocris titulus profectò virtutis, inter pravos vivere bonum ; et inter malignantes, innocentia retinere candorem et morum lenitatem : magis autem si his, qui oderunt pacem, pacificum, et amicum ipsis te exhibeas inimicis. O candens lilium ! ò tener et delicate flos, vide quomodo caute ambales inter spinas !

(2) Apud Rosweyd. lib. 5, libell. 16, n. 11.

Il faut, de plus, souffrir avec patience les plus petits déplaisirs, les injures des personnes avec lesquelles on habite ; il faut user d'une sage et chrétienne dissimulation, ne pas faire semblant d'entendre, et laisser tout tomber à terre. Rendre le mal pour le mal, disait saint Paulin, c'est se venger en homme ; aimer son ennemi, c'est se venger en saint (1).

Je vais rapporter un exemple qui doit faire rougir les Religieux qui ne peuvent supporter avec patience et charité les injures qu'on leur fait. Curopalate raconte que Diogène, empereur de Constantinople, ayant été pris par les Turcs dans une bataille, refusa arrogamment la paix qu'Asam lui avait offerte ; cependant il fut traité très-humainement par ce sultan, qui, le faisant manger à sa table, lui dit : Si j'étais tombé entre vos mains, que m'auriez-vous fait ? Diogène lui répondit, avec une franchise par trop indiscrete : Je vous aurais fait mourir sous les coups. Je n'imiterai pas votre cruauté, répondit le sultan ; car j'ai appris que votre Messie vous commande de vivre en paix, d'oublier les injures, qu'il résiste aux superbes, et qu'il communique ses faveurs aux simples. Il fit la paix avec Diogène, lui donna la liberté et à tous les prisonniers, et lui promit que pendant toute sa vie les Turcs n'entreprendraient rien sur son empire. Si un infidèle a donné un tel exemple, que doit faire le Religieux (2) ?

En exerçant la patience et l'humilité, les Religieux montrent leurs forces ; car il faut en avoir, et en avoir beaucoup, pour supporter avec douceur les imperfections des autres, s'accommoder à leur humeur, condescendre à leur volonté : ce qui doit arriver tous les jours dans

(1) Vicem injuriæ reddere humana ultio est ; at inimicum etiam diligere, vindicta cælestis est. *Epist. 2. ad Sever.*

(2) Apud Bar. ann. Christi 1071, n. 4.

une Communauté. Il faut savoir, dit Cassien, que celui qui soumet sa volonté à celle de son frère, montre plus de force que celui qui défend ses sentimens avec chaleur et opiniâtreté. Celui qui cède, fait l'action d'un homme fort et vigoureux; s'il s'emporte, il est faible et malade. C'est pour cela que l'Apôtre dit : *Vous qui êtes forts, supportez les faiblesses des faibles*, et dans le fond, un infirme ne peut porter un infirme; il n'y a que celui qui est fort qui puisse porter un malade sur ses épaules (1).

On supporte son prochain autant qu'on l'aime, dit saint Grégoire; si vous l'aimez, vous le supportez; si vous ne l'aimez pas, vous n'avez point de patience pour lui. Moins nous aimons une personne, moins nous la supportons, parce que ses actions, par un dégoût qui nous prend, nous deviennent pesantes quand les ailes de la charité ne nous les rendent pas légères (2); et nous le voyons bien par l'amour que nous avons pour nous-mêmes: nous nous supportons doucement et sans nous plaindre; l'amour maternel fait endurer, non seulement sans peine, mais avec joie et continuellement, mille choses pénibles.

Il y a un grand mérite dans une Communauté religieuse (et c'est même le grand secret de la Religion) à aimer ceux

(1) Sciendum illum partes agere fortiores qui voluntati fratris suam subijcit voluntatem, quam eum qui in defendendis suis definitionibus ac tenendis pertinacior invenitur; ille enim sustentans ac tolerans proximum, sani ac validi, hic autem infirmi et aegrotantis obtinet locum. Apostolicum namque præceptum est, vos qui fortes estis, imbecillitates infirmorum sustinete (*Rom. 15, 1.*); nunquam enim infirmus sustentat infirmum. *Collat. 16, c. 23*

(2) Tantum quisque portat proximum, quantum amat: si enim amas, portas; si desistis amare, desistis tolerare. Quem enim minus diligimus, minus etiam toleramus: quia irruente fastidio citius facta proximi adducuntur in gravedinem ponderis, quæ nobis non levigat penna charitatis. *Homil. 15. in Ezech.*

avec lesquels on vit, de n'avoir d'aversion pour aucun; car ce n'est pas une petite peine d'être contraint de voir tous les jours une personne que l'on n'aime pas, de lui parler, de boire et manger avec elle, tandis qu'on a grand plaisir à vivre avec ceux qu'on aime.

C'est par ce chemin qu'on arrive à la perfection, car saint Jacques nous dit : *La patience perfectionne les actions* (1). Eliphaz parlant à Job unit la patience avec la perfection : *Où est, lui dit-il, la patience et la perfection de tes œuvres* (2)? Parce que la perfection, dit saint Grégoire, prend son origine dans la patience, elle la suit immédiatement; car celui-là est véritablement parfait qui supporte patiemment les imperfections du prochain, comme le dit Notre-Seigneur : *Vous posséderez vos âmes par votre patience* (3). La possession, dit saint Thomas, apporte un domaine paisible; c'est pourquoi il est dit que l'homme possède son âme par la patience, parce que cette vertu arrache de l'âme toutes les passions qui l'inquiètent et la troublent, telles que la tristesse, les dépits, les murmures, la colère, etc. (4)

Deux frères avaient embrassé l'état religieux, et vivaient ensemble dans le même ermitage. Un Père du désert vint les visiter; ils le reçurent avec une grande joie et une grande charité. Après les prières et la psalmodie ordinaires, ce Père entra seul dans leur petit jardin, et, le voyant plein de légumes (ce qui était leur unique provision), pour les éprouver, il prit un bâton et cassa

(1) Patientia opus perfectum habet. *Ep. 1, 4.*

(2) Ubi est patientia tua et perfectio viarum tuarum?

(3) Quia perfectio de patientia nascitur, statim post patientiam, viarum perfectio subinfertur. Ille enim verè perfectus est qui erga imperfectionem proximi impatiens non est. Hinc Christus: In patientia vestra possidebitis animas vestras. (*Luc. 21, 19.*) *Lib. 5. moral. c. 13.*

(4) Possessio importat quietum dominium, et ideo per patientiam ducitur homo suam animam possidere, in quantum radicibus evellit passiones adversitatum, quibus anima inquietatur. 2. 2. q. 136, a 2. ad 2.

tout, en ne laissant qu'un seul chou. Les deux frères entrèrent quelque temps après dans leur jardin et virent le dégât qui y avait été fait; mais ils n'en dirent pas un seul mot à ce Père; ils ne montrèrent ni tristesse, ni émotion; ils rentrèrent avec lui dans leur cellule, récitèrent ensemble leurs Heures du soir, et, lui faisant après une profonde révérence, ils lui dirent: Mon Père, il reste encore un chou dans le jardin, vous plaît-il que nous le prenions pour le faire cuire, car il sera bientôt temps de manger. Il y a certes là un grand exemple de patience (1).

Un Religieux, nommé Eulalie, se trouvait dans le monastère avec des Frères mauvais qui jetaient toutes leurs fautes sur lui. Il en était repris par les supérieurs et les anciens de la maison, et ne s'excusait jamais; au contraire, il se mettait à genoux devant eux, avouait avec grande humilité qu'il était coupable et pécheur. Mais comme les accusations revenaient tous les jours, et qu'on ne voyait point en lui d'amendement (car comment pouvait-il s'amender de ce qu'il ne faisait pas?), on lui donnait en pénitence pour le passé, et en remède pour l'avenir, des jeûnes de deux ou trois jours qu'il recevait avec soumission et qu'il accomplissait avec patience. La chose alla si loin, qu'il fut bientôt tellement décrié dans la maison, par l'artifice de ces mauvais sujets, que les Religieux en corps, et particulièrement les anciens, allèrent trouver le supérieur et lui firent de grandes plaintes d'Eulalie: Il n'y a plus moyen, lui dirent-ils, de vivre avec lui, il gâte et perd par sa faute tout ce qui est dans la maison; il n'y a plus de vaisselle dans les offices, tout est cassé; par sa bêtise et sa méchanceté, il ruine le monastère. Le supérieur, homme prudent, leur dit: Sous peu de jours j'y apporterai remède. Il demanda à Dieu ses lumières, et Dieu lui fit connaître l'innocence d'Eulalie

(1) Apud Rosweyd. lib 3, n. 23.

lalie et la malice des autres; mais Eulalie n'en avait pas moins supporté tout cela et acquis les mérites de sa patience (1).

Ces occasions sont sans doute fort rares dans les Communautés; mais ces grands exemples de patience doivent confondre les Religieux qui en manquent dans les circonstances ordinaires. Il faut qu'ils sachent qu'en entrant en Communauté, ils doivent se supporter les uns les autres et souffrir; car il est impossible que ce soit autrement.

§ V.

Le Zèle et la Justice doivent donner des bornes à la Patience.

Avant de finir ce chapitre, il est important de faire remarquer que, bien qu'il faille supporter dans les Communautés les esprits difficiles, les personnes même vicieuses, la patience cependant doit avoir ses bornes, et elle doit quelquefois céder sa place au zèle et à la justice.

Posons d'abord en principe, qu'il ne faut pas s'étonner si, dans les maisons religieuses, il est des personnes qui ont des défauts, des vices, et qui commettent des péchés même quelquefois énormes: la nature viciée est viciée partout. Si la Religion dépouille l'homme de son habit séculier, elle ne le dépouille pas de son inclination au vice, elle lui donne seulement des moyens plus puissans pour ne pas tomber; mais la pente existe toujours. Les séculiers se scandalisent très-facilement quand ils voient un Religieux commettre une faute; ils voudraient que tous fussent impeccables; ils voudraient presque qu'ils ne fussent sujets ni à boire, ni à manger, ni à dormir. Ils savent bien peu ce que c'est que l'homme, et

(1) *Ibid.* n. 29.

ils ont bien mal compris cette parole d'un Apôtre : *Nous faisons tous beaucoup de fautes en beaucoup de choses* (1).

Quelques personnes de la maison de saint Augustin commirent un crime dans la ville d'Hippone ; les habitants en furent fortement scandalisés. Augustin écrivit à son peuple une belle lettre , où l'on remarque surtout le passage suivant : Quelque soin que j'apporte à la conduite de ma maison , je suis homme et je vis au milieu des hommes. Je ne suis pas assez audacieux pour croire que ma maison est mieux réglée que l'arche de Noé , où , sur huit personnes , il y en eut une de réprouvée ; ma maison ne vaut pas mieux que celle d'Abraham , il fallut cependant en chasser la servante et son fils. Dans la maison d'Isaac , deux fils jumeaux ne purent vivre ensemble : Jacob fut aimé de Dieu , et Esaü rejeté. La famille de Jacob fut souillée par de grands crimes. Un des fils de David déshonora sa sœur ; un autre fit massacrer son frère et prit les armes contre son père. Si tous ceux avec lesquels vivait saint Paul , avaient été bons , il n'aurait pas dit , *Nous n'avons eu aucun repos selon la chair , et nous avons souffert toutes les afflictions et combats au dehors , et des frayeurs au dedans*. En parlant de la vertu et de la sainteté de son disciple Timothée , il dit : Je ne connais personne qui soit autant que lui uni avec moi d'esprit et de cœur , ni qui se montre plus sincèrement prêt à prendre soin de ce qui vous touche ; car tous cherchent leurs propres intérêts , et non ceux de Jésus-Christ. Dans la famille formée par Notre-Seigneur même , onze Apôtres furent obligés de souffrir parmi eux un voleur , un traître. Enfin , ma maison n'est pas meilleure , ni plus simple que le ciel , où il s'est trouvé des prévaricateurs. C'était ainsi que saint Augustin montrait à son

(1) In multis offendimus omnes. *Jacob.* 3. 2.

peuple qu'il ne fallait pas se scandaliser , s'il voyait quelques-uns de ses gens tomber comme les autres (1).

Puisque Dieu permet qu'il y ait dans les Communautés des esprits difficiles , des personnes vicieuses , il faut sans doute les supporter avec patience et charité , autant que possible , mais cependant sans préjudice du bien commun et de la charité même. Mais si ces personnes abusent de la patience avec laquelle on les supporte , de la charité qu'on leur témoigne , si elles ne veulent pas se corriger , si elles font tort à la Communauté , il faut alors prendre les armes contre elles avec force et courage , pour les ramener à leur devoir ; si elles sont incorrigibles , il faut les séparer des autres , et enfin les chasser.

C'est une opinion reçue de tous les docteurs (2) , d'après les saints Pères , et autorisée par l'expérience , que , quelque raison qu'on puisse alléguer du contraire , dans une Communauté religieuse on a le droit d'interdire à un incorrigible la communication avec les autres , et même de le chasser. Les inférieurs , par zèle pour le bien commun , et pour leur propre sûreté , peuvent le demander au supérieur ; ce fut ce que firent les Religieux de saint Pacôme , en le priant de chasser un d'entre eux nommé Sylvain , qui avait été comédien dans le monde , et qui , par ses bouffonneries continuelles , troublait la Communauté (3). L'angélique saint Thomas , traitant ce sujet , dit : Il faut suivre le conseil de l'Apôtre : *Otez le mé-*

(1) *Quantumlibet vigilet disciplina domus mea , homo sum et inter homines vivo , nec mihi arrogare audeo ut domus mea melior sit quam arca Noe , ubi tamen inter octo homines reprobis unus inventus est ; aut melior sit quam domus Abraham , ubi dictum est , eijce ancillam et filium ejus ; aut melior sit quam domus Isaac , cui de duobus geminis dictum est , Jacob dilexi , Esaü autem odio habui ; aut melior sit quam domus ipsius Jacob , etc.* *Epist.* 137. *ad Eccl. Hipp.*

(2) *Suar.* 4. tom. de relig. lib. 3 , c. 4 ; *Less.* de justit. et jure , lib. 2 , c. 41 ; *Dub.* 14 ; *Sanch.* oper. moral. lib. 6 , cap. 9 , et alii apud eos.

(3) In ejus vita , cap. 38.